



STRATEGIE



**LE GENERAL de CASTELNAU,
STRATEGIE MECONNU ou STRATEGIE OUBLIE ?**

Lieutenant-colonel Jean-Jacques TOUTOUS

Division D

Groupe D5

Il a été tiré de cet ouvrage 5000 exemplaires numérotés de I à MMMMM, imprimés sur papier Velin de Luxe, reliés plein cuir, dorés sur tranche et comportant une dédicace de l'auteur.

"L'adversaire français
vers lequel sont allées
instinctivement nos
sympathies, à cause de
son grand talent militaire
et de sa chevalerie, c'est le
général de Castelnau. Et
j'aimerais qu'il le sût."

(Von Kluck)

SOMMAIRE

INTRODUCTION.

I. CASTELNAU ET LA CONDUITE DE LA GUERRE.

11. Vide politique, absence de stratégie totale.

12. Le général de Castelnau plaide pour un retour de la politique dans la conduite de la guerre.

13. Pertinence des conceptions de Castelnau.

II. CASTELNAU, HOMME DE REFLEXION.

21. La réflexion partagée.

22. La réflexion tournée vers l'action.

III. LES IDEES DE CASTELNAU A L'EPREUVE DE LA GUERRE.

31. La défense du Grand Couronné de Nancy.

32. L'expédition dans les Balkans.

33. Castelnau sauve Verdun.

CONCLUSION.

* *

*

ANNEXE 1 : Extrait de la conférence "Le politique et le militaire."

ANNEXE 2 : Biographie sommaire du général de Castelnau.

ANNEXE 3 : Glossaire.

LE GENERAL de CASTELNAU :
STRATEGIE MECONNU OU STRATEGIE OUBLIE ?

Est-il possible de témoigner d'une pensée stratégique quand on n'a rien écrit ? Telle est la question qui peut se poser au sujet du général de Castelnau. Il n'a jamais publié ses mémoires, proclamant de son vivant : "Pour quoi faire ? Je n'ai rien à me reprocher !" Il existe de plus peu d'ouvrages qui lui sont consacrés. De ce fait, il n'occupe pas dans l'histoire la place que sa compétence, sa hauteur de vues lui conféraient dans les armées au début du siècle, notamment pendant la Première guerre mondiale. D'autres grands chefs militaires français ont mieux négocié leur passage à la postérité. Beaucoup d'ailleurs ont cherché à ternir l'image de Castelnau et à amoindrir ses mérites. Comme bien souvent, le plus bel hommage lui a été rendu par l'ennemi ainsi que par les hommes politiques et les chefs militaires des nations alliées.

Pourtant, le général de Castelnau est un singulier personnage, dont les vues stratégiques se sont révélées constamment pertinentes, toujours vérifiées par les événements. Il fondait ses conceptions sur une excellente analyse socio-culturelle de l'ennemi, une très bonne connaissance du terrain et une profonde compréhension des interactions entre le politique et le militaire. C'est un officier de conviction et de décision, indifférent aux effets de mode, terriblement réaliste et pragmatique. A la tête de son armée, il permet la victoire de la Marne ; adjoint de Joffre, il pallie les insuffisances stratégiques de ce dernier. La justesse de son raisonnement, sa hauteur de vues ne se sont jamais démenties.

Pour rendre concrètes et actuelles les conceptions du général de Castelnau, il a paru intéressant d'utiliser les différents niveaux de la stratégie identifiés par le général Beaufre dans son ouvrage Introduction à la stratégie. A l'évidence, l'étude qui suit ne constitue qu'une tentative imparfaite et subjective ; elle ne peut que porter atteinte au génie militaire et visionnaire de Castelnau, tant il est difficile de rendre compte d'une pensée stratégique qui s'est appliquée tant à la conduite de la guerre qu'à la conduite des opérations.

Le général de Castelnau aura exercé son action dans tous les domaines de la stratégie : Tout d'abord au plus haut niveau, en oeuvrant pour un retour du politique dans la conduite de la guerre afin que soit définie une véritable stratégie totale sans laquelle la victoire n'est pas possible. Ensuite, au niveau de la stratégie militaire générale, en prenant une part prépondérante dans l'élaboration des plans et en nourrissant une réflexion d'intérêt général par des travaux personnels. Enfin, au niveau de la stratégie opérationnelle où, à trois reprises entre 1914 et 1916, il a fait la preuve de son talent de stratège.



I. CASTELNAU ET LA CONDUITE DE LA GUERRE.

C'est au gouvernement qu'il appartient de définir le but à atteindre, de poser les assises du plan de guerre en laissant toute initiative aux ministres compétents pour préparer les moyens d'exécution, et aux généraux commandants les armées pour arrêter leurs projets d'opérations." Rien ne peut mieux résumer la pensée de Castelnau que ces quelques lignes extraites d'un texte d'une de ses conférences. Aujourd'hui, ces mots semblent affirmer une évidence, mais dans le contexte de l'époque - au début du siècle, ils revêtaient un caractère singulier et témoignaient d'une prise de position tout à fait originale, voire provocante.

1.1. Vide politique, absence de stratégie totale.

Au cours du XIXe siècle, une séparation radicale s'était opérée entre les questions civiles et les questions militaires sous le coup de deux facteurs. D'une part, l'influence des Cabinets qui étaient intervenus exagérément dans la conduite des opérations et d'autre part, l'influence des théoriciens, au premier rang desquels Napoléon, qui proclamaient le caractère autonome de la guerre. J.F.C. Fuller a parfaitement décrit cette absence d'implication du politique dans la conduite de la guerre : "Clausewitz avait écrit : "La subordination du point de vue politique au point de vue militaire serait contraire au bon sens", parce que "la politique est la faculté intelligente, la guerre n'en est que l'instrument." Mais, en août 1914 (...) le point de vue militaire était subordonné à un vide qu'il remplit aussitôt pour devenir l'unique point de vue : en d'autres termes, le moyen monopolisait la fin." Cette situation s'est prolongée jusqu'en 1916.

La Première guerre mondiale marque le passage d'un conflit purement militaire à une guerre totale, avec l'irruption de plus en plus fréquente du pouvoir politique dans la

guerre et Clémenceau en France, conséquence logique, terminera la guerre en chef civil et militaire incontesté.

L'armée française s'est donc préparée et engagée dans la guerre en dehors de tout dessein politique, c'est-à-dire sans qu'une stratégie totale, au sens entendu par le général Beauffre, ait été élaborée au préalable.

1.2. Le général de Castelnau plaide pour un retour de la politique dans la conduite de la guerre.

Castelnau est l'un des rares officiers à avoir perçu très tôt la nécessité d'une direction politique dans un conflit et ce, bien avant que les événements de la guerre ne lui donnent raison. Dans une conférence de 1911 intitulée La politique et la guerre, il exposait ainsi ses vues sur la conduite de la guerre : "La politique et la guerre tendent donc évidemment vers le même but. De là l'impérieuse nécessité d'une action essentiellement concordante. Suivant la forte expression de Clausewitz, la guerre n'est que la politique continuée par d'autres moyens."

S'appuyant sur des exemples historiques, il montrait que des relations étroites entre la politique et l'action militaire étaient "nécessaires sous Louis XIV comme dans nos démocraties." Il ajoutait qu'au politique incombe de dégager le but du conflit, qui désigne la puissance dont la défaite importe le plus au succès final. Il exhortait enfin ses auditeurs à s'intéresser à l'histoire politique des grands conflits et aux mouvements de la politique mondiale du moment . "Pour saisir tous les rapports utiles de la politique et de la guerre, il serait peut-être téméraire de compter sur des données hâtivement acquises au moment du besoin ou sur les données de l'inspiration. Le succès ne s'improvise pas, il se prépare."

Les propos de Castelnau avaient de quoi surprendre à cette époque. Mais il n'exprimait pas seulement ses idées devant un auditoire d'officiers, il saisissait toutes les occasions pour convaincre les responsables politiques. Il lui arrivait souvent de les interpeller très directement, avec la franchise qui le caractérisait ordinairement. Ainsi le 23 juin 1915. Joffre convoque tous ses commandants de groupe d'armées, dont Castelnau, en présence du président de la République, M. Poincaré. Castelnau ne partage pas la manière de voir du GQG et défend ses idées: "Depuis le mois de janvier nos opérations ne sont pas coordonnées (...). D'ailleurs, il faudrait une tête pour diriger les affaires. Nous restons hypnotisés sur notre front de Bâle à la mer, mais ce n'est rien ... Le champ de bataille, c'est le monde entier et on ne veut pas le

voir. Il faut créer un conseil pour diriger la grande guerre des armées coalisées." Et devant les dérobades des hommes politiques, il poursuit : "Nous autres, généraux, nous remplissons nos fonctions qui consistent à diriger les opérations, mais le gouvernement n'assume pas son devoir qui est de conduire la guerre. Il est indispensable de coordonner les efforts des Alliés, c'est le rôle du gouvernement d'en rechercher les moyens."

1.3. Pertinence des conceptions de Castelnau.

En 1914, les responsables politiques et militaires prévoyaient une guerre de courte durée, pour laquelle les moyens militaires devaient suffire. La notion de guerre totale n'occupait pas encore les esprits. Tout en partageant ces thèses en vigueur, Castelnau fit néanmoins preuve d'une remarquable perspicacité en ce qui concerne la nature même du conflit à venir.

A la fin de l'année 1914, après les revers subis par l'Autriche sous les coups de la Russie et de la Serbie, Castelnau eut la conception de la guerre totale, quand le Grand quartier général demeurait obstinément focalisé sur le front de l'est de la France. Le conflit, selon lui, devait s'envisager à l'échelle de l'Europe. Il encourageait l'engagement d'une armée franco-anglaise aux côtés des Serbes pour précipiter la chute de l'Autriche et rallier à notre cause les peuples des Balkans. Ses conceptions dépassaient largement le cadre espace-temps du conflit dans lequel l'état-major français inscrivait son action. Il devenait évident pour Castelnau que la durée devait être prise en compte et surtout que la victoire ne pourrait s'obtenir sans le concours d'autres nations.

A l'image de ses déclarations au président du 23 juin 1915, Castelnau poursuivait son combat pour l'avènement d'une direction unique de la guerre. Il fallait pour ce faire une unité de vues et de conception politique entre les Alliés et principalement entre les Français et les Britanniques. En effet, sans unité de politique, il ne pouvait y avoir de commandement pratique. Cette idée était partagée par sir William Robertson, chef d'état-major impérial, qui disait : "Il est essentiel qu'avant d'essayer d'établir l'unité de commandement, les gouvernements alliés s'entendent entre eux sur la politique générale à suivre." Le danger d'agir sans unité de politique était de voir des opérations conduites dans l'intérêt d'un seul allié.

Le général de Castelnau a fait très tôt une lecture réaliste et non partisane des dysfonctionnements de la machine de guerre française. Il a proposé sans relâche

des solutions, harcelé les hommes politiques en les mettant devant leurs responsabilités, il a eu des conceptions militaires stratégiques qui ont sans doute été formulées trop tôt, mais qui toutes, se sont réalisées.

La manifestation de cette aptitude à la vision stratégique n'est pas apparue uniquement sous le coup des événements tragiques de la guerre mais elle est le résultat d'une existence consacrée à l'étude et à la méditation des questions stratégiques.

* *

*

II. CASTELNAU, HOMME DE REFLEXION.

Victor Giraud rapporte que Castelnau était "convaincu que, pour bien remplir sa fonction, il faut être au-dessus de sa fonction et qu'une haute et large culture est nécessaire à qui veut commander les hommes." Il possédait en effet le goût de l'étude, travaillait avec acharnement et poussait ses lectures en tous sens. Il voulait se forger une opinion personnelle sur toutes les questions qui pouvaient se poser à lui". Ce long travail minutieux d'étude et de méditation n'en a pas fait un théoricien pour autant. Ses idées et ses conceptions, qu'elles fussent d'ordre tactiques ou stratégique, se voulaient des réponses pragmatiques aux problèmes du moment.

2.1. La réflexion partagée.

Le général de Castelnau aimait faire partager ses idées et saisissait toutes les occasions pour le faire. Il disait volontiers : "Ce n'est pas une petite besogne que donner la doctrine. Je la donne parce que c'est, je crois, la vérité, que c'est mon métier et qu'en même temps, j'essaie d'élever les âmes."

Il excellait dans la conduite des exercices, notamment sur cartes, destinés à l'instruction des officiers. Il les terminait systématiquement par des enseignements, des critiques qui sont devenues petit à petit " les leçons de Castelnau". Ainsi en 1908, au terme d'une manoeuvre du 2e corps d'armée commandé par Joffre, Castelnau donnait "sa leçon". Joffre resté silencieux pendant la démonstration se leva à la fin et se retira en disant : "Je vous remercie, messieurs, de m'avoir appris tant de choses." Ces séances contribuèrent à bâtir autour du personnage une solide réputation dans les armées.

C'est dans cet esprit que s'inscrivent les trois conférences que Castelnau a prononcées en 1911 devant le Centre de hautes études militaires, créé par Foch peu de temps auparavant. Elles eurent un fort retentissement à l'époque et avaient attiré une foule considérable d'officiers de tous bords, dont les membres du Conseil supérieur de la guerre, leur état-major et les professeurs de l'Ecole de guerre.

La première d'entre elles s'intitulait De la doctrine. Il y démontrait le bien-fondé de la doctrine française Le service des armées en campagne de 1895, alors qu'au même moment, le colonel de Grandmaison, chef du 3e bureau de l'état-major général de l'armée critiquait ce texte et professait l'engagement immédiat et l'offensive à outrance.

Dans la deuxième "La politique et la guerre", il exposait ses vues sur la conduite de la guerre. Ce sujet l'intéressait au plus haut point car il savait qu'en matière de réformes, de prises de décision ou de choix, rien ne pouvait se faire sans l'aval du politique.

La dernière "Quelques considérations sur l'organisation générale des grandes unités mobilisées" traitait de la question essentielle, mais très controversée de l'utilisation des réserves à la mobilisation. Il y affirmait que les unités d'active avaient une supériorité manifeste sur les unités mobilisées, qui est la cohésion : "Les avantages et la nécessité de cette cimentation échappent quelques fois à des esprits même distingués, parce qu'ils ne l'ont ni scientifiquement constaté ni expérimentalement observé... Mais tous ceux qui ont vécu la guerre ont senti cette puissance de la cohésion."

Les idées qu'il avançait dans ses conférences allaient à l'encontre des thèses ou des courants de pensée du moment : il soutenait la doctrine de 1895 fondée sur l'expérience contre la théorie de l'offensive ; il appelait au retour du politique dans la

conduite de la guerre quand les militaires ne désiraient pas mélanger les genres ; enfin, ses jugements relatifs à la valeur des unités mobilisées s'opposaient à celles du général Michel, désigné généralissime à la mobilisation. Mais cela était bien dans la manière de Castelnau, qui tirait une certaine satisfaction d'être resté fidèle à ses convictions durant toute sa carrière, échappant aux effets de mode.

2.2. La réflexion tournée vers l'action.

Pendant la guerre, Castelnau a poursuivi régulièrement ses travaux de réflexion. Il éprouvait le besoin de rassembler dans des mémoires ou des "notes sur la situation générale" ses conclusions et ses propositions. Ces documents commençaient toujours par des considérations d'ordre stratégique dont la portée rejoignait la conduite de la guerre ou des opérations. Au printemps de 1914, il avait ainsi rédigé un mémoire consacré à l'analyse du plan d'invasion allemand et à la situation en Lorraine ; à l'automne, il avait exposé son idée d'ouverture d'un front d'Orient destiné à rétablir la mobilité des opérations ; en mars 1915, une note avait souligné les difficultés rencontrées sur le champ de bataille en l'absence d'une industrie de guerre capable de produire en masse les armes et les munitions nécessaires, en octobre une autre note établit le bilan de l'offensive en Champagne et propose la création d'un organe central de décision pour organiser sérieusement la conduite de la guerre. Ses études couvraient toute la durée du conflit, chacune témoignant de ses vues stratégiques pertinentes. "Dans tous les conseils de la coalition, on sollicitait son avis, non pas seulement sur des questions militaires. (...). Il poussait à la réalisation intégrale de l'unité d'action politique et militaire, à l'utilisation complète de toutes nos alliances (...), à la formation de nouveaux fronts, à la fabrication de nouveaux matériels."

En 1893, Castelnau est appelé à Paris par le général de Miribel qui avait été frappé par ses vues originales et pratiques concernant la mobilisation. L'armée française à cette époque achevait son redressement mais ne disposait pas encore de plan de mobilisation qui lui convînt. Il fut l'oeuvre du lieutenant-colonel de Castelnau, qui y travailla jusqu'en 1900, au premier bureau de l'état-major général de l'armée. "Le plan de mobilisation est entièrement refondu et mis au point. Depuis, il n'a subi que de légères modifications de détail, mais dans ses grandes bases, il est resté absolument intact, et, en 1914, il a été mis en oeuvre tel qu'il avait été conçu et définitivement établi en 1900."

La mobilisation -ou la concentration- était une question capitale car elle déterminait la posture stratégique. S'il était réalisable de mobiliser avant l'ennemi, l'offensive devenait possible, dans le cas contraire, il fallait renoncer à l'initiative de l'attaque et

subir l'offensive. Castelnau avait parfaitement compris l'importance stratégique de la mobilisation et il en tiendra compte dans son mémoire du printemps 1914.

Ce premier passage -prolongé- en état-major et l'élaboration du plan de mobilisation avaient permis à Castelnau de traiter des questions stratégiques du plus haut niveau. Quelques années plus tard en 1911, sa réputation grandissant, il devient premier sous-chef d'état-major général de l'armée auprès de Joffre. Dans ses attributions entrait l'établissement des plans stratégiques. Il s'est de suite intéressé au plan en vigueur, le plan XVI, et en a corrigé les insuffisances en obtenant une extension du front jusqu'à Hirson, prenant en compte un danger arrivant par la Belgique. Ces modifications, faites en plusieurs étapes, sont connues sous les noms de variante n°1 et n°2. En 1913, la perspective d'un conflit ne faisait plus de doute. Castelnau a jeté les bases d'un nouveau plan, le plan XVII, qui nécessitait une réorganisation de l'armée afin de la doter de matériels neufs et du personnel en nombre suffisant. Il ne pourra pas mener son travail à terme. Il est nommé au commandement de la II^e armée en Lorraine en 1914.

Avec ses travaux personnels, mais d'intérêt général, sa participation aux plans, le général de Castelnau était entré avec force dans la stratégie militaire générale. Il voyait plus clairement que d'autres les conséquences et les implications des décisions à prendre. Sa lucidité devait lui attirer de nombreuses inimitiés.

* *

*

III. LES IDEES DE CASTELNAU A L'EPREUVE DE LA GUERRE.

S'il fallait qualifier l'action du général de Castelnau à la tête des armées qu'il a commandées, on dirait aujourd'hui qu'il maîtrisait la stratégie opérationnelle d'une manière exceptionnelle. Il n'a malheureusement pas toujours pu convaincre le commandement du bien-fondé de ses conceptions. Les événements du début de la guerre allaient lui donner l'occasion de montrer la justesse de ses vues et son aptitude à l'emploi judicieux des moyens militaires.

3.1. La défense du Grand Couronné de Nancy.

Il n'est pas possible d'expliquer l'importance de cette campagne sans connaître l'analyse stratégique du plan Schlieffen faite par Castelnau. Au printemps de 1914, le conflit avec l'Allemagne était inévitable. A la tête de la II^e armée, le général de Castelnau avait rédigé un mémoire pour son propre compte, "pour servir à l'établissement d'un plan de guerre". Il s'y livrait à une étude de la situation des deux pays et aboutissait à un ensemble de conclusions qui se sont toutes avérées. Il entrevoyait ainsi que les Allemands seraient les agresseurs, qu'ils prononceraient leur effort face à la Belgique et surtout, et c'était un élément nouveau, qu'ils déclencheraient également une offensive en Lorraine, pour prendre les armées françaises en tenaille.

Pour parer cette menace bien identifiée, il avait bâti un plan fondé sur "la défensive stratégique qui, précisait-il, n'est pas la défensive passive, c'est-à-dire que l'irruption de l'ennemi doit être suivie rapidement par une vigoureuse riposte." Il connaissait bien le terrain et estimait que la bataille décisive aurait lieu dans le massif du Grand Couronné de Nancy. Il s'inscrivait résolument à contre-courant des idées de l'état-major de Joffre où le colonel de Grandmaison professait que "dans l'offensive, l'imprudence est la meilleure des sécurités. Pouvons l'esprit offensif jusqu'à l'excès et ce ne sera peut-être pas assez. (...) L'esprit offensif ne se partage pas."

Il transmet son mémoire à Joffre, qui lui demanda en retour, d'étendre son travail à l'ensemble de la frontière du nord-est. Le temps a manqué à Castelnau pour l'achever et ne fut pas repris par la suite. Quoiqu'il en soit, ses propositions ne furent pas retenues. La II^e armée passa à l'offensive contre les Allemands. Il s'ensuivit la bataille de Morhange, où les forces françaises furent tenues de battre en retraite jusqu'au Grand Couronné de Nancy, le point clé du terrain. Sur cette position aménagée par les soins de Castelnau, la II^e armée stoppe les Bavares. "L'Allemand repoussé de la trouée de Charmes et des hauteurs du Grand Couronné, ce n'est pas seulement Nancy sauvée et notre région de l'est préservée ou libérée de l'invasion germanique ; c'est le plan Schlieffen irrémédiablement ruiné et l'une des deux pinces de la formidable tenaille allemande définitivement brisée ; c'est le pivot de la manoeuvre française solidement assuré et la victoire de la Marne rendue possible." Le plan initial de l'ennemi était devenu inapplicable et les armées françaises avaient échappé à la prise en tenaille. L'armée allemande venait de subir un très grave échec stratégique en Lorraine.

Castelnau avait eu raison contre les idées du GQG, mais la leçon ne portera pas. C'était la première opposition entre deux conceptions, la première nourrie de l'expérience (Castelnau), la seconde nourrie de la théorie (le GQG).

3.2. L'expédition dans les Balkans.

Castelnau était passionné par les rapports de la politique et de la guerre. Au début de la guerre, il y consacrait ce qu'il conservait de liberté d'esprit, en dépit de ses écrasantes responsabilités de commandant de la II^e armée. Il étudia ainsi tous les livres qu'il avait trouvés sur la campagne de Crimée, qui ressemblait à la guerre de tranchées du front. Il suivait en outre attentivement la politique extérieure et s'était fait des idées très nettes sur la conduite de la guerre par une coalition.

Dès l'automne 1914, Castelnau se rend compte que la formidable puissance allemande ne sera battue que par une lente usure. Puisque la guerre qui se dessine - la guerre de position - interdisait toute manoeuvre, il estimait qu'il fallait trouver ailleurs le moyen de battre l'ennemi et emporter la décision : "Le point faible de l'ennemi, c'est l'Autriche-Hongrie, militairement et politiquement" écrivait-il. Il envisageait une vaste manoeuvre par les Balkans pour prendre à revers les Empires centraux. Pour ce faire, il préconisait de profiter de la maîtrise des mers pour envoyer une armée à Salonique, imposer à la Grèce, à la Bulgarie et à la Roumanie de se joindre à eux, avant qu'ils ne basculent dans le camp adverse. Il s'agissait de réaliser un rapport de forces digne d'emporter la décision et de rétablir la mobilité des opérations.

Ses idées ne rencontrèrent aucun écho auprès de Joffre qui s'obstinait à vouloir percer les lignes allemandes et dont "on pouvait regretter l'étroitesse des vues stratégiques." Pourtant, l'ouverture d'un nouveau front ne dépendait pas de lui mais du pouvoir politique. Castelnau réussit à convaincre Briand, alors ministre de la Justice, influent à la Chambre, de la justesse de son raisonnement.

Les décisions arrivèrent trop tard. La conception stratégique de Castelnau, que d'autres chefs éminents tels que Galliéni partageaient, était particulièrement pertinente dans le contexte de la fin de l'année 1914, au moment où l'Autriche connaissait défaites sur défaites. Les oppositions du GQG et l'impétuosité des hommes politiques aboutirent à laisser passer "cette fenêtre d'opportunité" pour finalement s'engager dans les Balkans dans les pires conditions : toujours en réaction, jamais par anticipation. Entraînés par les Britanniques dans l'aventure des Dardanelles, puis à Salonique pour aider - trop tard - l'armée serbe, les troupes françaises connurent des heures difficiles sur le front d'Orient. D'une force offensive elle devient

une force défensive, installée autour de Salonique, couverte par les Grecs et n'ayant aucun contact avec l'ennemi bulgare. La situation confinait à l'absurde. Le général Sarrail se révélant inefficace à la tête de cette armée franco-anglaise, c'est à nouveau le général de Castelnau, nommé Major général de l'armée le 10 décembre 1915, qui est envoyé le 13 à Salonique pour organiser le camp retranché. Il demanda le remplacement de Sarrail, qui ne lui fut pas accordé. L'armée d'Orient n'a joué un rôle important dans la guerre qu'à partir de 1918.

Castelnau n'avait pas été entendu à temps. L'heure était passée...

3.3. Castelnau sauve Verdun.

Dès son retour de Salonique en janvier 1916, le général de Castelnau fut envoyé à Verdun. A cette époque, la ligne de front s'étendait en continu de Belfort à la mer du Nord. Il existait deux saillants, Saint-Mihiel, occupé par les Allemands et Verdun, tenu par les Français. La perte de Verdun signifiait la perte du contrôle des hauts de Meuse et le confinement des Français sur la rive gauche de cette rivière. Il y avait donc un intérêt capital à rester maître de cette région. C'était l'analyse de Castelnau, qui connaissait bien ce terrain.

Il se rendit compte que les ordres de fortification donnés par Joffre à la fin de l'année 1915 n'avaient pas été appliqués. Il prit une série de mesures pour y remédier : 'Il parcourut la région, y reconnut l'insuffisance des travaux défensifs, prescrivit de faire aussitôt l'indispensable (...).' Mais il ne restait plus guère de temps pour réaliser une organisation du terrain efficace. Le 21 février, les Allemands attaquèrent.

Des événements graves se succédèrent, jusqu'au 24. Les dépêches arrivèrent au GQG, alarmantes. Joffre, estimant que des mesures avaient été prises par les commandants d'armées va se coucher. Castelnau n'était pas satisfait, lui qui considérait que "quand on envoie des hommes à la mort, on n'a la paix de la conscience que si on a la quasi-certitude d'avoir fait plus que son devoir." Il analysa en profondeur la situation, il pressentit le pire. Il fit réveiller Joffre en pleine nuit et obtint de se rendre sur place. Castelnau partit immédiatement pour Verdun avec les pleins pouvoirs. Il envoya au général Herr, commandant la région de Verdun le télégramme resté fameux : "La défense de la Meuse se fait sur la rive droite ; il ne peut donc être question d'arrêter l'ennemi que sur cette rive."

Dans la journée du 25, il parcourut le champ de bataille, réorganisa, imposa, raffermi. Le général Galliéni disait de lui : "Castelnau amène partout avec lui l'ordre et la décision. En voilà un à qui la confiance n'a jamais manqué, mais qui, en même temps, a toujours su distinguer, avec une lucidité parfaite, ce qu'il est indispensable de faire par prudence et par science pour arriver à battre l'ennemi." C'est lui qui désigne le général Pétain, qui est au repos dans la région de Breteuil avec sa IIe armée, pour assumer le commandement de la Région Fortifiée de Verdun (RVF). Le 26, quand ce dernier arrive, la région n'était certes pas dégagée, mais elle ne pouvait plus être emportée brusquement grâce aux dispositions prises par Castelnau. La suite est plus connue.

La réaction de Castelnau a été salutaire. Elle ne témoigne pas uniquement de ses qualités de chef. Elle montre à quel point il maîtrisait la conduite des opérations , sachant reconnaître les points sur lesquels il était primordial de se battre.

* *

*

Le général de Castelnau est une personnalité originale. Il est possible d'affirmer qu'il a été, avec Foch, l'un des seuls véritables stratèges français de la Première guerre mondiale. Mais à la différence du second, il n'a pas été un théoricien et n'a pas écrit d'ouvrage fondamental. Il est essentiellement un pragmatique, utilisant la stratégie comme méthode de raisonnement à des fins opérationnelles. Il a montré une profonde compréhension du rôle déterminant du pouvoir politique dans l'élaboration d'une stratégie totale, que Raymond Aron appelait simplement "politique". Ses préoccupations débordaient constamment le cadre de ses fonctions, s'appliquant à tous les domaines de la stratégie. Enfin, il a été un commandant de force talentueux, alliant la plus grande hauteur de vues à un souci du détail permanent.

Castelnau aurait pu (aurait dû ?) occuper la fonction de général en chef, à la suite de Joffre. Il en avait la stature, sa valeur militaire le lui permettait, mais la politique politicienne de la France de l'époque, notamment le jeu des partis de la gauche anticléricale, l'en ont empêché. Il ne sera pas non plus Maréchal de France, pour les mêmes raisons.

Il est assurément méconnu en France. Il faut chercher au-delà des frontières la reconnaissance de ses mérites : "C'était un grand soldat. Je suis convaincu qu'après Foch, qui sans conteste possible, dominait "de la tête et des épaules" tous les commandants en chef de toutes les autres nations, de Castelnau était le plus avisé des généraux français."

Pour passer à la postérité, il vaut mieux écrire et publier ses mémoires. Castelnau n'a rien laissé, que le souvenir du devoir accompli.

* *

*

ANNEXE 1

EXTRAIT DE LA CONFERENCE "LE POLITIQUE ET LA GUERRE".

Le général de Castelnau a prononcé trois conférences devant la première session du Centre des hautes études militaires, en 1911. Il a paru opportun de reproduire ici un extrait de l'une d'entre elle "Le politique et la guerre", particulièrement illustrative des préoccupations de leur auteur.

"Ce constant échange de vues, de renseignements et d'études (entre le département militaire et le département politique), répond à une impérieuse obligation. Faute de s'y soumettre, on s'expose à de funestes désastres militaires ou à d'humiliantes retraites diplomatiques... L'activité et la souplesse diplomatiques sont particulièrement mises à l'épreuve dans une guerre de coalition. Il ne suffit pas de réaliser avant la lutte une entente complète et loyale entre les Alliés, il importe encore de la maintenir dans des milieux fatalement excités et facilement irritables. Il faut la défendre contre les malentendus, les défiances, les intrigues, les convoitises, et parfois même contre les événements... La politique et la guerre exercent donc l'une sur l'autre une action réciproque et continue. Le chef militaire ne saurait à aucun moment la méconnaître, s'il veut être prêt à servir un jour, en toute efficacité, les desseins de la volonté nationale. Pour saisir tous les rapports utiles de la politique et de la guerre, il serait peut-être téméraire de compter sur les données hâtivement acquises au moment du besoin, ou sur les élans de l'inspiration. Le succès ne s'improvise pas, il se prépare."

ANNEXE 2

-

BIOGRAPHIE SOMMAIRE DU GENERAL de CASTELNAU.

24 décembre 1851

Octobre 1869

Août 1870

Octobre 1870

1876

1878

1880

1889

1893

1894

1896

1900

1907

1910

1911

Juin 1911

Juillet 1912

Octobre 1913

1914

Septembre 1914

Juin 1915

Décembre 1915

Janvier 1916

Février 1916

Janvier-février 1917

Mars 1917

Septembre 1917

Février 1919

Novembre 1919

Juillet 1923

1925

17 mars 1944

Naissance
d'Edouard de
Castelnau, troisième
fils du marquis
Michel de
Castelnau, à Saint-
Affrique (Aveyron).
Etudes au collège
de Jésuites de
Saint-Affrique puis
baccalauréat à
Paris.

Entrée à Saint-Cyr,
"promotion du Rhin."

En raison de la
guerre franco-
allemande qui vient
d'éclater, la scolarité
à Saint-Cyr est
interrompue ;
nommé sous-
lieutenant, il est
affecté au 31e
régiment d'infanterie
mais la
désorganisation des
services l'empêche
de rejoindre son
unité. Il part pour
l'armée de la Loire.

L'armée manque cruellement de cadres, il est nommé capitaine (il a dix-neuf ans). Avec sa nouvelle unité, le 36^e régiment de marche, il participe à tous les combats jusqu'à la défaite de l'armée de la Loire, à la bataille du Mans des 11 et 12 janvier 1871. Castelnau sert ensuite à l'armée de Versailles, toujours dans les rangs du 36^e régiment de marche.

Il décide de ne pas reprendre ses études à Saint-Cyr comme bon nombre de ses camarades. La Commission de révision des grades, au vu de ses états de service, le nomme lieutenant au lieu de sous-lieutenant.

Nommé capitaine. Affectations successives à Givet, Ham, Laon.

Castelnau réussit le concours d'entrée à l'Ecole supérieure de guerre,

nouvellement
fondée.

Affectation au 59^e
régiment d'infanterie
de Toulouse, puis à
l'état-major de la
34^e division
d'infanterie
(Toulouse) et enfin à
l'état-major du 17^e
corps d'armée
(Toulouse).

Nommé chef de
bataillon.

Affecté à Paris, au
premier bureau de
l'état-major général
de l'armée, chargé
de la mobilisation.

Il sert au 115^e
régiment d'infanterie
stationné à Paris,
mais continue de
travailler tous les
après-midis à l'état-
major où ses
qualités
d'organisateur et
ses idées originales
se sont imposées.

Nommé lieutenant-
colonel. Il rejoint à
nouveau le premier
bureau de l'état-
major général de

l'armée, en devient le sous-chef puis le chef.

Nommé colonel. Il commande le 37^e régiment d'infanterie de Nancy.

Après six années passées à la tête du 37^e RI, il est nommé général de brigade et commande la 24^e brigade d'infanterie à Sedan.

Nommé général de division et commande la 13^e division d'infanterie de Chaumont.

Prononce un cycle de conférences au Centre des hautes études militaires, crée par Foch. Ses propos ont un certain retentissement dans les armées.

Affecté à Paris en temps que premier sous-chef d'état-major de l'état-major général de l'armée, c'est-à-dire adjoint au général Joffre

(désigné
généralissime à la
mobilisation).

Nommé général de
corps d'armée.

Castelnau devient
membre du Conseil
supérieur de la
guerre

Nommé
commandant la IIe
armée (Lorraine) au
moment de la
mobilisation.
Batailles de
Morhange et du
Grand-Couronné.

Transfert de la IIe
armée dans la
région d'Aumale.
Bataille de Royes.

Prend le
commandement du
groupe d'armées du
centre. Prépare et
commande
l'offensive en
Champagne.

Nommé adjoint au
général en chef
(Joffre), plus
spécialement

chargé des
opérations sur le
front nord-est.

Mission à
Salonique, pour
étudier
l'organisation de la
place.

Première mission à
Verdun.

Deuxième mission à
Verdun.

Mission en Russie.

Prend le
commandement du
groupe d'armées de
l'est, qu'il
conservera jusqu'à
la fin de la guerre.

La médaille militaire
lui est conférée.

Président de la
Commission des
sépultures militaires.

Elu député de
l'Aveyron.

Battu aux élections
législatives.

Crée la Fédération
nationale catholique.

Mort du général de
Castelnau à
Montastruc-le-
Conseillère.

-

-

-

-

-

-

-

-

-

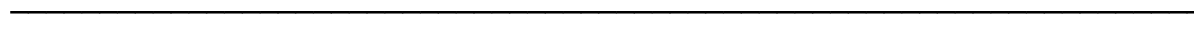
-

-

ANNEXE 3

-

GLOSSAIRE.



- STRATEGIE TOTALE :

Sommet des stratégies, élaborée par le gouvernement (donc le niveau politique), chargée de concevoir la conduite de la guerre. Son rôle est de définir la mission propre et la combinaison des diverses stratégies générales, politique, économique, diplomatique et militaire.

- STRATEGIE GENERALE :

Subordonnée à la stratégie totale, elle a pour fonction de répartir et de combiner les tâches des actions menées dans les différentes branches d'activité du domaine considéré (militaire, politique, économique ou diplomatique).

- STRATEGIE OPERATIONNELLE :

Elle a pour objet de concilier les buts choisis par la stratégie générale avec les possibilités déterminées par les tactiques ou les techniques de la branche considérée, mais aussi d'orienter l'évolution des tactiques et des techniques pour les adapter aux besoins de la stratégie. Ce niveau se situe entre la conception et l'exécution, c'est-à-dire entre ce que l'on veut ou doit faire et ce que les conditions techniques rendent possible.

Politique.

Doctrine,
définition des
forces,
concept d'emploi.

Missions,
moyens.

TABLE DES SOURCES

CASTELNAU (général de), De la doctrine, Quelques considérations sur l'organisation générale des grandes unités mobilisées, La politique et la

guerre. Conférences prononcées au Centre des Hautes Etudes Militaires, 1911.

COLIN (Lieutenant-colonel), Autorité du chef et initiative du subordonné : Joffre et Castelnau, 24-25 février 1914-Verdun. Conférence prononcée à l'Ecole supérieure de guerre, novembre 1970.

FULLER (F.J.C), La conduite de la guerre de 1789 à nos jours. Histoire Payot, 1963.

GIRAUD (Victor), Le général de Castelnau. Editions Crès et Cie, 1921.

GRAS (général), Castelnau ou l'art de commander, 1851-1944. Editions Denoël, 1990.

MAURICE (Sir Frederick), Lessons of Allied co-operation : naval, military and air, 1914-1918. Oxford University Press, London, 1942.

MERMEIX, Joffre. La première crise de commandement. Librairie Ollendorf, 1919.

MIQUEL (colonel), Enseignements stratégiques et tactiques de la guerre de 1914-1918. Charles-Lavauzelle, 1931.

PIERREFEU (Jean de), GQG, secteur 1. L'Edition française illustrée, 1920.

PEDRONCINI (Guy), Remarques sur les grandes décisions stratégiques de 1914 à 1940. Stratégique n°50, FEDN, Armand Colin, 1991.

Technique et stratégie dans la première guerre mondiale. Stratégique n°56, FEDN, Armand Colin, 1992.

SEELY (général), Souvenirs de guerre et d'avant-guerre 1908-1920.
Editions Berger-Levrault, 1936.